

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

218 | 2016

Varia

Éditorial

Anthropologie et sciences sociales

Cléo Carastro et Caterina Guenzi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28915>

DOI : 10.4000/lhomme.28915

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 mai 2016

Pagination : 7-10

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Cléo Carastro et Caterina Guenzi, « Éditorial », *L'Homme* [En ligne], 218 | 2016, mis en ligne le 19 mai 2018, consulté le 24 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28915> ; DOI : 10.4000/lhomme.28915

L'HOMME évolue. Depuis janvier 2016, la revue se voit dotée de deux rédactrices en chef, d'un comité de rédaction entièrement renouvelé, ainsi que d'un conseil scientifique international. Fondé sur la collégialité, le projet éditorial que la nouvelle équipe propose ne répond pas simplement à la nécessaire mise en adéquation avec les normes internationales. Il entend aussi mettre en avant la singularité de *L'Homme* en tant que *revue française d'anthropologie*.

La question de sa spécificité ne saurait être abordée, pour une telle revue, sans avoir à l'esprit son histoire, ses cinquante-cinq ans d'existence continue, et ses deux cent dix-sept numéros parus. Fondée en 1961 par Émile Benveniste, Pierre Gourou et Claude Lévi-Strauss, *L'Homme* a eu pour ambition une « anthropologie générale » dont le projet interdisciplinaire était clairement affiché dès les premiers numéros, où un article sur la phonétique dans les langues caucasiennes en côtoyait d'autres sur la littérature orale en Afrique, les stratégies matrimoniales nayar en Inde ou encore l'âge du fer en Chine. Dirigée par Jean Pouillon, secrétaire général jusqu'en 1997, puis par Jean Jamin jusqu'en 2015, *L'Homme* s'est imposée comme une revue de référence.

Penser la revue *L'Homme* signifie d'emblée penser l'anthropologie, discipline qui, depuis les années 1960, continue de se renouveler et de remettre en question ses présupposés. Elle participe ainsi d'un mouvement général propre aux sciences sociales, qui valorisent la démarche critique dans toute recherche, tout en interrogeant les fondements épistémologiques d'un mode de connaissance qui passe par l'expérience. Une expérience qui, on ne cesse de le répéter, relève à la fois des conditions de production du savoir, des modalités d'échange établies sur le terrain et de la subjectivité du chercheur. Une expérience qui, on l'oublie trop souvent, implique une familiarisation

avec les catégories de langue et de pensée d'une collectivité donnée, et requiert une pratique d'enquête minutieuse, située, sur le long cours.

Par sa périodicité trimestrielle, *L'Homme* privilégie la publication de *Varia* qui témoignent de l'actualité de la recherche anthropologique et rendent compte de la diversité des courants, des thématiques, des approches, des méthodes et des techniques d'enquête, ainsi que des aires culturelles, tout en prêtant une attention particulière à la réflexion construite à partir de l'analyse fine, quasi philologique, des matériaux ethnographiques. C'est aussi en favorisant l'interdisciplinarité et l'ouverture au comparatisme que la revue continuera d'apporter une contribution significative à la réflexion en anthropologie et dans les sciences sociales. Si l'enquête ethnographique constitue le cœur de la discipline, l'anthropologie ne saurait se réduire à l'étude des sociétés contemporaines ou se priver de l'horizon comparatiste. En cela, nous souhaitons renouer avec l'ambition des fondateurs de la revue qui n'excluaient pas, par exemple, les recherches sur la grammaire comparée et les langues indo-européennes des champs de recherche de la discipline. *L'Homme* se doit d'encourager l'anthropologie des mondes contemporains, modernes et anciens, construite à partir d'enquêtes ethnographiques, ainsi que de sources textuelles, iconographiques ou matérielles.

La nouvelle rédaction souhaite promouvoir une forte ouverture internationale. Et ce, non pas en dépit de l'ancrage français de la revue, mais plutôt en vertu d'une certaine spécificité française dans la manière de faire des sciences humaines et sociales, qui inscrit la recherche empirique dans un questionnement d'ordre général. Si *L'Homme* a un rôle à jouer dans le paysage des revues d'anthropologie publiées dans le monde anglo-saxon ou ailleurs, c'est en raison du dialogue fertile que l'anthropologie française a su depuis toujours nouer avec la philosophie, l'histoire, la sociologie, la géographie ou la linguistique, sans se cantonner à une approche monodisciplinaire ou limitée à la *four-field anthropology* – anthropologie physique, archéologie, linguistique et anthropologie culturelle.

La publication régulière de textes en anglais, ainsi qu'un partenariat avec la revue *HAU: Journal of Ethnographic Theory*, initiative inédite dans le paysage éditorial, répondent à une exigence de dynamisation du débat en anthropologie, par-delà les frontières nationales. La nouvelle équipe entend également développer une politique éditoriale électronique favorisant la consultation de ses contenus en accès libre par une réduction progressive de la barrière mobile, tout en essayant de préserver le délicat équilibre économique de la revue. Nous souhaitons en effet maintenir l'édition papier car elle répond à une demande des lecteurs et à un usage différent de la consultation en ligne.

Si notre comité de rédaction a un parti pris, ce n'est pas sur telle ou telle orientation théorique ou thématique qu'il faudrait privilégier, mais plutôt sur la nécessité de ne pas dissocier orientations scientifiques et modalités de fonctionnement éditorial. Nous partons de l'idée que *ce* que nous publions dépend largement de *comment* nous le publions, des procédures d'évaluation, du mode de fonctionnement du comité, des échanges avec les auteurs et les évaluateurs, des conditions d'accès et de la visibilité de notre revue à l'étranger. Nous faisons le pari d'une pratique éditoriale ancrée dans la collégialité, grâce à laquelle tout article publié aura fait l'objet d'une discussion par l'ensemble des membres du comité de rédaction, et chaque livraison aura bénéficié de la collaboration d'un grand nombre de collègues impliqués à titre d'experts extérieurs dans l'évaluation des articles. Nous les en remercions toutes et tous.

Nourri de la participation active de nombreux anthropologues, mais aussi d'historiens, de philosophes et de sociologues, ce premier numéro de la nouvelle rédaction amorce un dialogue entre les sciences sociales qui aura vocation à s'intensifier, par-delà les traditions académiques. Par quels moyens, et par quels objets ? Les articles publiés proposent un nouvel éclairage sur la sorcellerie en Océanie, sur les pratiques du comparatisme, sur l'œuvre de Marilyn Strathern ainsi que sur l'anthropologie historique, en donnant à voir une multiplicité de positionnements et d'approches. Ainsi, en publiant Caroline Humphrey, Matei Candea et Ashley Lebner, fait-on la part belle aux débats qui animent l'anthropologie britannique, en particulier à l'Université de Cambridge, consacrés entre autres aux ressources herméneutiques offertes par différentes formes de comparatisme, qu'il soit pratiqué tout au long de l'histoire de la discipline, ou dans une société extra-européenne – en l'occurrence, la Mongolie du XVIII^e siècle. L'anthropologie française n'est pas en reste. L'étude d'un cas ethnographique que présente Laurent Dousset nous invite à revisiter les paradigmes classiques d'analyse des pratiques sorcellaires en Mélanésie, afin de les appréhender par le biais des stratégies collectives qui produisent des formes de consensus sur ce qui relève de l'acceptable ou non. La disparition de Daniel Fabre, ethnologue polymathe, contributeur assidu de *L'Homme* – il avait encore tout récemment co-dirigé le numéro thématique « Connait-on la chanson ? » (2015, 215-216) – a profondément marqué notre communauté scientifique. Au fil de l'hommage que ses ami/e/s, étudiant/e/s, collaborateurs et collaboratrices ont signé, se lit sa réflexion lumineuse sur des questions majeures de notre discipline, telles que le rapport au temps, au patrimoine, aux institutions, à la création : autant de chantiers qui appellent des développements conséquents et suivis. Autant de domaines pour lesquels le regard croisé d'anthropologues,

historiens, sociologues, philosophes, linguistes et économistes peut nourrir le questionnement sur les outils forgés par les sciences sociales pour comprendre les sociétés contemporaines – et pas seulement contemporaines. Ces regards croisés s'inscrivent dans une pratique de la recherche telle que Jean-Pierre Vernant l'a promue. Dans la section « Débat », Aurélien Gros montre comment l'helléniste, partant de la psychologie historique d'Ignace Meyerson, a su opérer une rupture avec l'approche historico-philologique classique, en établissant des échanges intenses avec l'anthropologie structurale de Claude Lévi-Strauss. Par une analyse structurale attentive aux singularités historiques, un texte s'éclaire : le mythe des races, dans le poème d'Hésiode *Les Travaux et les Jours*. En réagissant aux propos d'Aurélien Gros et relisant finement le texte hésiodique, Pierre Judet de La Combe examine comment l'approche pragmatique des actes de langage introduit un changement de paradigme qui pose un véritable défi pour l'analyse philologique et anthropologique. La démarche ne saurait relever tout simplement du regard rétrospectif, car il s'agit plutôt de s'interroger sur les conditions de possibilité d'une anthropologie des sociétés anciennes en prise avec la critique textuelle. Dans la rubrique « À propos », enfin, la lecture qu'un philosophe des sciences sociales, Bruno Karsenti, propose de l'ouvrage d'un anthropologue, Gérard Lenclud, apporte un éclairage inédit sur le tournant critique de l'anthropologie française contemporaine et sur ce « trièdre » de savoir constitué par l'anthropologie, l'histoire et la sociologie, qui est seul garant possible d'un rétablissement de l'universalisme.

Cléo Carastro & Caterina Guenzi